02blasband-25à36 26/11/06 23:37 Page 1

Philippe Blasband

BIOGRAPHIE Je suis né le 26 juillet 1964 à Téhéran. Ma mère est d'origine iranienne. Mon père est Belge, d'origine juive polonaise et autrichienne. J'ai deux frères, un peu plus jeunes que moi. J'ai vécu deux ans en Angleterre, trois ans aux USA, cinq ans en Belgique, quatre ans en Iran. Depuis la révolution iranienne, en 1979, je vis en Belgique, à Bruxelles, à part un séjour de dix mois en Israël quand j'avais 18 ans.
J'ai fait des études de montage cinéma à l'INSAS. Depuis, j'écris.
J'ai reçu quelques prix. On a traduit certaines de mes œuvres, entre autres en italien, en allemand, en chinois, en russe et en néerlandais. Je suis beaucoup beaucoup moins célèbre que Stephen King. Mais je parviens à vivre de l'écriture. Je donne aussi des cours de scénario à l'INSAS (c'est surtout un hobby).
J'ai écrit des scénarios de film (entre autres **Une liaison pornographique**, **Le tango des Rashevski** et **La femme de Gilles**), des pièces de théâtre (notamment **Les mangeuses de chocolat** et **Le village oublié d'au-delà des montagnes**), des romans (**De cendres et de fumées**, **Le livre des Rabinovitch**, **Johnny Bruxelles** et d'autres). J'ai aussi mis en scène certaines des pièces que j'ai écrites et réalisé plusieurs films (par exemple **Un honnête commerçant** ou **La couleur des mots**).

Je suis le mari de la comédienne Aylin Yay. Nous avons deux garçons, Théo et Élie. Théo est dysphasique. La dysphasie de Théo est un événement capital dans nos vies.
J'aime le thé vert, le chocolat, les riz iraniens, les bains.
J'ai des problèmes de poids et de tension. Je fais souvent des régimes. J'ai une déchirure musculaire calcifiée au mollet droit, ce qui me fait boiter. Va falloir arranger ça.

02blasband-25à36 26/11/06 23:37 Page 2

En exil véritable

C'est pour cela que je t'en parle, mon ami, moi qui n'ai connu que cela, que cet exil véritable, moi qui n'ai jamais ressenti vraiment d'appartenance à un peuple ou une terre, moi qui parfois ai fait semblant, qui parfois me suis grimé en patriote, et avec une énergie forcenée, mais juste pour tenter de dissoudre l'exil véritable en moi, de le chasser de mon sang, de ma chair, et l'exil véritable n'en revenait que plus violemment, parce que c'était cela mon peuple, cela ma terre, je suis un professionnel, un champion, un commentateur, un théoricien, un enfant, un adepte, un représentant de l'exil véritable, et c'est en tant que tel, en tant que spécialiste de la question, mon cher ami, que je te parle. Maintenant tu ne me couperas plus la parole, tu ne me traiteras plus de mauvais Iranien, car tu sais maintenant que je ne suis ni un bon ni un mauvais Iranien, tu sais que je ne suis pas Iranien du tout, ni vraiment Belge, ni vraiment juif, je ne suis rien sinon, comme toi, un être humain en exil véritable, ce qui peut sembler cruel ou terrible mais ne l'est pas du tout : ne sens-tu pas, mon ami, dans ton ventre et ta poitrine, cette impression de liberté totale, de vacance totale, qui nous protège et nous guide, même quand nous nous sentons mal à l'aise, déplacés, et que nous avons peur ? C'est comme une bulle d'air, qui gonfle et nous soulève, fait décoller nos pieds du sol, et nous nous envolons, nous passons au-dessus des toits, nous croisons les oiseaux migrateurs et les avions qui décollent de Zaventem, nous planons au-dessus de cette ville, ni belle ni laide, mais douce, mais vivable, que tu appelles « Bou-rou-xelles », et qui n'est pas ta patrie mais à laquelle, malgré tout, tu t'es attaché, parce que c'est la ville de ton exil véritable, mon ami (...)

EXTRAIT © *QUAND J'ÉTAIS SUMO*, NOUVELLES, LE CASTOR ASTRAL, « ESCALES DES LETTRES », 2000.

INFLUENCES **Œuvres complètes**, Jorge Luis Borges (littérature) ; **His Girl Friday**, Howard Hawks (cinéma) ; **The Shop Around the Corner**, Ernst Lubitsch (cinéma) ; **Heroes of Might and Magic I, II, III, IV & V** (jeux vidéo) ; **La vie mode d'emploi**, Georges Perec (littérature) ; **Cent ans de solitude**, Gabriel García Márquez (littérature) ; le **Mahabharata**, Peter Brook (théâtre et cinéma) ; **Les Troyennes**, Thierry Salmon (théâtre) ; **Ispahan** (ville) ; **La danse du fumiste**, Paul Émond (littérature) ; **Nouvelles**, Anton Tchekhov (littérature) ; **Histoire de ma vie racontée par mes photographies**, Boris Lehman (cinéma) ; **The Sopranos**, David Chase (série télévisée) ; **Angels in America**, Tony Kushner (théâtre) et Mike Nichols (série télévisée) ; **Samad dar rah ejdeha**, Parvis Sayyad (cinéma) ; **la Bible**, Dieu (littérature) ; **Les Américains**, Robert Frank (photo) ; **Si c'est un homme**, Primo Levi (littérature) ; **Être sans destin**, Imre Kertèsz (littérature) ; **Madame Bovary**, Gustave Flaubert (littérature) ; **Le fils**, les frères Dardenne (cinéma) ; **Virgin Suicides**, Jeffrey Eugenides (littérature) et Sofia Coppola (cinéma) ; **Harry Potter**, J.K. Rowling (littérature) ; **Celestial Navigation**, Anne Tyler (littérature) ; **Articles choisis**, Joris Van Brussel (littérature) ; **La Passion selon Jeanne d'Arc**, Dreyer (cinéma) ; **West Wing**, Aaron Sorkin (série télévisée) ; **Pensées**, Blaise Pascal (littérature) ; **Essais**, Montaigne (littérature) ; **De la boxe**, Joyce Carol Oates (littérature) ; **Maus**, Art Spiegelman (bande dessinée) ; **Cinéma**, Daan (musique) ; **Cantates**, Bach (musique) ; **cathédrale d'Amiens** (architecture) ; **Ubik**, Philip K. Dick (littérature).

02blasband-25à36 26/11/06 23:37 Page 4

LE POINT DE VUE DU CRITIQUE

J'imagine ça : un jour quelques signes formèrent un mot et le bruit de ce mot résonna fort dans la tête d'un petit garçon qui avait les yeux grands ouverts sur le monde. Devenu grand, sachant qu'il y avait tant à dire et si peu de lignes, si peu de temps, il s'essaya à tout : roman, théâtre, nouvelle, cinéma…

Dans cet ici et maintenant où le cynisme est ordinaire, Philippe Blasband fait partie de ceux qui pensent que les mots peuvent être un rempart contre la barbarie. Et parce que rien de ce que nous sommes ne lui est étranger, lire Blasband aujourd'hui, c'est se sentir moins seul face au chaos du monde.

MARTINE CORNIL
RTBF

LE POINT DE VUE DU LIBRAIRE

Philippe Blasband est un auteur hautement « recommandable » parce qu'il possède ce « truc » d'écriture qui accroche : il a l'art et la manière de plonger le lecteur tout à la fois dans l'intériorité de chacun des personnages et dans les tourments de l'Histoire. Le lecteur se fait happer par cette valse de portraits hauts en couleur, attachants par leurs défauts même. Ainsi en va-t-il dans l'émouvant **De cendres et de fumées**, qui nous immerge dans une tribu iranienne exilée, ou dans le remarquable **Livre des Rabinovitch**. Blasband, c'est une vraie qualité d'écriture et une profondeur, une générosité pour ses personnages, mêlées à un grand plaisir de lecture.

SOPHIE ROELANTS
Librairie À Livre Ouvert à Bruxelles

LE POINT DE VUE DE L'ENSEIGNANT

De tous les livres de Philippe Blasband, c'est sans aucun doute **Le livre des Rabinovitch** qui s'impose comme modèle du genre auprès des élèves. Étudier l'art de la construction de ce véritable kaléidoscope romanesque peut en fasciner plus d'un. J'élargirais cette étude par la comparaison avec **Le quatuor d'Alexandrie** de Lawrence Durrell : même trouble, mêmes paradoxes, mêmes prismes déroutants selon les différentes approches des personnages, même force humaine aussi : nous sommes dans le registre des « grands livres » !

MIREILLE PIROUZ
Athénée Leonardo da Vinci à Anderlecht

POURQUOI ÉCRIRE ?

J'ai commencé à écrire pour impressionner les filles. Après un moment, ça a fini par marcher. J'aurais pu m'arrêter là. Je n'y suis pas parvenu ; à la longue, écrire, c'était devenu pour moi une habitude, une manie, un TOC. Dès que j'ai cinq minutes et que je suis seul, j'écris. Écrire souvent m'emmerde. Mais si pendant une journée je ne le fais pas, j'ai mal au ventre.

PHILIPPE BLASBAND

EN BREF

Les thèmes : les déboires et l'échec, la famille, la tribu, le judaïsme et les croyances, Bruxelles et la Belgique, l'exil et l'identité.

Le style, le ton : humour, détachement, scepticisme, compassion, autodérision, multiplicité des voix, effets kaléidoscopiques, rebondissements.

02blasband-25à36 26/11/06 23:37 Page 6

De cendres et de fumées

Peut-être que Maurice avait peur des vers et de la dégradation progressive de ses chairs ; je préfère penser que c'est l'idée de prendre feu, de transformer son corps en chaleur, cendres et lumière, ce gaspillage soudain d'énergies lentement engrangées, qui l'a séduit.
Quand son cercueil prit feu, ma mère hurla. « Comment oses-tu, fils indigne ! Je me suis saignée à changer tes langes, je t'ai donné tant de fessées avec tant d'amour, moi ta pauvre mère, à peine cinquante ans, qui en paraît quarante, et avec trois enfants, comment oses-tu, vermine, crapule, dissolu, j'étais ton dernier souci, comment oses-tu mourir avant moi !... » (et cetera).
Les employés du crématorium la regardaient avec réprobation ; pour eux, la mort est un cérémonial, pour nous, une souffrance.

Après la crémation, Raoul m'a invité à boire un verre dans un café, pas loin du crématorium. C'était un établissement immense, kitsch et pompeux, comme Raoul les affectionnait. Quelques clients immobiles composaient, avec la serveuse presque endormie à son comptoir, un tableau poussiéreux. « Iradj, m'a-t-il avoué, Maman ne connaît pas tout le testament de Maurice. Nous avons décidé, le notaire et moi, de lui cacher le plus important. Elle en deviendrait folle. »
Raoul toussa, le poing fermé devant la bouche, et avoua que Maurice voulait non seulement que son corps soit incinéré, mais aussi que ses cendres soient jetées dans les toilettes de la chambre 528 de l'hôtel Harishon, à Eilat, en Israël.
« Et, ajouta Raoul, c'est toi qui dois aller les jeter.
– Pourquoi moi ?
– Tu étais son préféré. »

EXTRAIT LABOR, COLL. « ESPACE NORD », 1999. © GALLIMARD, 1990.

BLASBAND OU L'INVENTION DE LA VIE

Avant tout, Blasband est un extraordinaire inventeur d'histoires. Dès son premier roman, **De cendres et de fumées** (1990), sa verve fabulatrice paraît intarissable, les événements se précipitant sans se ressembler ; une telle faconde contraste d'ailleurs avec le thème du livre, l'histoire de sa propre famille, un genre qui se prête volontiers aux méditations et aux pesanteurs.

Cette inventivité paraît s'emballer dans **L'effet cathédrale** (1994) : à partir d'un tronc commun — la réalisation du film **L'espion qui s'en va** — surgissent de multiples récits, chacun brossant à grands traits la destinée d'un collaborateur : comédien, technicien, monteur, etc. Au risque de verser dans le disparate, la fabulation se fait ici étourdissante, avec des moments franchement rocambolesques. D'une manière ou d'une autre, ce trait se retrouve dans les œuvres suivantes, notamment **Le livre des Rabinovitch** (1998), **Quand j'étais sumo** (2000), ou encore **Johnny Bruxelles** (2005).

Par-dessus tout, Blasband semble craindre les longueurs. Il ne s'attarde jamais sur un épisode, même dramatique ou émouvant, mais recourt aux rebondissements, aux changements de lieu, de temps ou de point de vue pour assurer la relance constante du récit. Visant un rythme sans cesse soutenu, il recourt peu, ou alors brièvement, à l'introspection, ce qui confère à ses romans et nouvelles une allure béhavioriste, proche du style cinématographique qu'on a souvent évoqué à son sujet.

Une autre caractéristique est à souligner : hormis **Max et Minnie** (1996), le roman chez Blasband est rarement monolithique. Souvent, il est formé d'un assemblage de plusieurs sous-histoires, par le biais de procédés habilement maîtrisés comme la rétrospection, l'enchâssement ou la juxtaposition. Le récit, pourtant, ne manque pas d'unité. Mais cette unité n'apparaît que progressivement, au détour des pages, comme une sorte de récompense rétrospective. C'est dire que la structure de chaque roman fait l'objet d'un soin tout particulier, selon un plan non

02blasband-25à36 26/11/06 23:37 Page 8

pas linéaire, et moins encore aléatoire, mais au contraire savamment orchestré pour piéger le lecteur.

Quant à la matière romanesque, elle tient pour une large part dans l'exploration des vicissitudes familiales, professionnelles, amicales et amoureuses, une exploration souvent humoristique, comme pour désamorcer ce que l'histoire pourrait avoir d'émouvant ou de nostalgique. Flagrant dans **L'effet cathédrale** et dans **Johnny Bruxelles**, cet aspect caricatural se fait plus discret dans **De cendres et de fumées**, **Le livre des Rabinovitch** ou certaines nouvelles. Blasband excelle ainsi à croquer en quelques phrases des destinées complètes qu'il tourne en dérision, créant une sarabande de portraits dont celui du narrateur-héros n'est pas le moins drôle ou le moins cruel : ainsi Acher le lâche dans **Le nègre** (1992), le naïf Max dans **Max et Minnie**, l'anti-champion dans **Quand j'étais sumo**, etc.

Blasband, au vrai, semble hanté par le thème de l'échec. Les aspirations initiales des personnages, quelque nobles qu'elles soient et de quelque domaine qu'elles relèvent, sont vouées tôt ou tard à un ratage plus ou moins complet, souvent ridicule, jamais grandiose. La réussite, à l'inverse, intervient presque toujours par hasard, de manière latérale ou incomplète. Pour le romancier, il s'agit de n'être dupe de rien, de montrer la vie humaine sous l'angle des impuissances et des vanités, des grandes illusions et des petites lâchetés, comme pour conjurer le risque omniprésent d'être déçu par son épilogue.

DANIEL LAROCHE

Le livre des Rabinovitch

Mon grand-père était mort. J'allais mourir à mon tour. J'étais heureux.
J'ai eu un visage d'enfant. Je l'ai perdu. Je suis à présent devenu un vieillard de vingt-six ans. Je m'affaiblis. Je ne marche plus qu'en m'appuyant sur une canne très dure, taillée dans un bois exotique. Tout s'accélère, malgré les médicaments. Je ne vais pas vous faire le compte de mes petites maladies, vous raconter leur venue, leurs paroxysmes, leurs départs trompeurs, leurs retours. Sachez que je suis malade dix fois en même temps. Toute une histoire. Je ne sors plus que pour faire un tour du bloc. Même cela m'épuise à présent. Je vais devoir arrêter.
Dans la rue, hier, par un hasard ironique, j'ai rencontré Aline. Elle ne m'a pas reconnu (heureusement). Moi-même je ne me reconnais plus. Dans les miroirs, je ressemble au vieil inconnu qui était venu à l'enterrement de mon grand-père. Sans doute qu'il était un Rabinovitch, après tout.
Je me cache de la famille. Je les aime. Mais je veux m'éteindre sans eux. Je crains leur affection, leurs débordements. Je ne veux pas la mort de mon grand-père. Elle lui convenait ; moi, elle me terrorise. Je veux mourir en silence.
Parfois je rêve d'un livre où serait consignée toute l'histoire de ma famille. Chacun écrirait un texte, un résumé de sa vie. Chaque texte serait précédé d'une photo. Si j'en avais la force, je pourrais me documenter, interviewer les vivants, enquêter sur les morts, ou bien inventer à partir de ce que je sais, en me trompant sur les dates, la chronologie, en inversant des anecdotes, parce que c'est justement cette histoire-là, celle des Rabinovitch, mon histoire à moi, que j'aurais voulu raconter. En trahissant. En devinant. En mentant. En inventant. En aimant.

EXTRAIT © LE CASTOR ASTRAL, COLL. « ESCALES DES LETTRES », 1998, ET COLLECTION « MILLÉSIMES », 2006.

02blasband-25à36 26/11/06 23:37 Page 10

À PROPOS DU LIVRE DES RABINOVITCH

Difficile de classer ce livre dans un genre littéraire déterminé. Il se présente en effet comme l'assemblage de treize récits autobiographiques, émanant de treize personnes d'une même famille mais de quatre générations successives. Chaque récit se suffit à lui-même. Mis bout à bout, ils se complètent cependant les uns les autres, quoique d'une manière imparfaite, formant une sorte de légende familiale passablement chaotique, avec pour toile de fond les pogroms en Pologne dans les années 1930, la montée du communisme, la guerre de 40-45 en Belgique et en France occupées, les débuts de l'État d'Israël.

Chacun des treize protagonistes est donc tour à tour narrateur (de sa propre histoire) et personnage (dans les récits des autres). Les versions qui en résultent sont à la fois partielles et partiales, souvent contradictoires entre elles, par exemple quand il s'agit des causes de l'ivrognerie de Zalman (p.12, 104*), de la manière dont il est mort (p.15-16, 54, 213), de l'identité du père d'Arié (p.51, 104, 123), de l'activité de celui-ci en 40-45, de la mort de Rozman, ou encore de la phrase d'Ernest à son grand-père agonisant (p.52, 254). Plus généralement, les treize récits ne relatent qu'en partie les mêmes événements : les points communs sont assez nombreux pour que le lecteur s'y retrouve, mais assez rares pour éviter la redite.

À y regarder de plus près, le livre recèle pourtant une invraisemblance fondamentale. Tous ces textes d'« amateurs » sont écrits avec aisance, et même une certaine élégance. S'il leur arrive de donner une légère impression de désordre, ils sont pour l'essentiel soigneusement structurés. Les styles ne sont certes pas identiques, mais ils ne sont pas aussi différents que la vraisemblance l'eût exigé, s'agissant de personnes qui vivent à des époques distinctes et ont connu des parcours variables. Bref, la pluralité de récits masque mal l'unité non seulement de l'écriture, mais de la conception de l'ensemble. En ce sens, nous aurions bien affaire à un roman, non à un recueil de nouvelles.

Cette hypothèse trouve une caution dans un autre élément unifiant : Élie, le fils aîné de Zalman et de Léa, apparaît dans quasi tous les récits. « Grand frère attentionné » (p.26), il reste celui sur qui on peut compter dans les épreuves : il dépanne sa sœur (p.93, 94), veille sur son frère (p.126), tente de protéger son fils Nathan (p.137), rend visite à Martine internée (p.179), y emmène Aline (p.193-194), conduit Ernest chez un psychologue (p.236). Autour de son agonie à l'hôpital se retrouvent tous les membres de la famille encore en vie, excepté Max, et cette agonie revient dans la plupart des treize récits. Son personnage d'aîné protecteur joue donc dans le livre un rôle-pivot.

On note aussi, à travers les différents témoignages, une certaine unité thématique. De façon insistante, il est question des relations familiales (parents-enfants, frères-sœurs, etc.), de la sexualité, de la vie de couple, de la menace ou de l'approche de la mort, de la judéité. Par contre, la recherche du pouvoir ou de la richesse matérielle est un thème quasi absent, tandis que la politique, le savoir et la religion sont traités par tous avec relativisme et même scepticisme.

En fin de compte, le livre entier semble tourner autour d'une même question fondamentale et insoluble : au-delà des abandons et des reniements, au-delà de la dissimulation, de la folie, de l'homosexualité, de la mort, comment reconnaître les siens, comment les aimer, comment s'en faire aimer ?

DANIEL LAROCHE

(* Le numéro des pages renvoie à l'édition dans la coll. « Millésimes ».)

02blasband-25à36 26/11/06 23:37 Page 12

BIBLIOGRAPHIE

- *De cendres et de fumées*, Gallimard, 1990 ; Labor, coll. « Espace Nord », 1999 ; Prix Rossel.
- *L'effet cathédrale*, Gallimard, 1994.
- *Max et Minnie*, Gallimard, 1996.
- *Le livre des Rabinovitch*, Le Castor Astral, coll. « Escales des lettres », 1998 ; coll. « Millésimes », 2006.
- *Quand j'étais sumo*, nouvelles, Le Castor Astral, coll. « Escales des lettres », 2000.
- *Johnny Bruxelles*, Grasset, 2005.

Plusieurs romans sont traduits en allemand, en italien, en néerlandais, en russe et en bulgare.

Philippe Blasband est l'auteur (et souvent le metteur en scène) de nombreuses pièces de théâtre. *La lettre des chats* et *Les mangeuses de chocolat* ont été publiées chez Lansman ; *L'invisible* et *Les témoins* chez Hayez-Lansman.
Il est aussi le scénariste (et parfois le réalisateur) de nombreux films, parmi lesquels *Les Vloems*, *Cha-cha-cha*, *Max et Bobo*, *Une liaison pornographique*, *Thomas est amoureux*, *Un honnête commerçant*, *Le tango des Rashevski*, etc.

Site : www.blasband.be